Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 4

Artikel: L'emplâtre : (histoire vraie)
Autor: Mentor
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223751

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHOSES ENTENDUES, VUES, LUES...

— Mademoiselle, j'aimerais vous embrasser.

— Non, mon petit, je ne puis pas t'accorder d'autres faveurs qu'à tes camarades.

C'est la récréation. Les gosses évacuent la salle. Le petit baiseret surgit soudain et, poussant du coude l'objet de sa tendresse :

— A présent, qu'on est tout seuls, profitons vite !

*

— Pour qui Dieu a-t-il fait le jardin d'Eden ?

Réponse d'un petit Montreusien :

— Pour les étrangers.

*

— Dans le mot *Ida*, où est placé le son *a* ?

Réponse d'un petit Allemand :

— A le Terrière.

*

— Que fait ton papa ?

— Il est comestible.

Définitions.

Chanceler : avoir de la chance.

Trébucher : travailler beaucoup, couper beaucoup de bois.

Extraits de compositions.

Le chat fait deux couvées par an ; il couve ses œufs au galetas.

*

Au sud de la vache se trouvent les mamelles.

*

La femelle de l'âne s'appelle Annette et les petits sont des hannetons.

Lisette.

L'esprit vient en mangeant... — Un homme affairé pénètre dans une gargote où se débite de la viande de cheval.

— J'ai l'estomac dans les talons, dit-il.

Le même, rassasié, une heure après:

— J'ai l'étalon dans l'estomac !...

Bon appétit. — L'assesseur X. entrait l'autre jour comme une bombe au café en criant:

— Servez-moi vite une douzaine de petits pâtés et trois décis de vieux; mais dépêchez-vous; il faut que je sois à la maison à midi pour dîner et il a déjà sonné trois quarts.

LE VOYAGE RUSTIQUE

APRES avoir publié quelques romans, dont deux furent couronnés, M. Charles Sylvestre a entrepris de chanter son pays natal, ce Limousin, si varié d'aspect, si riche de sève rustique et si merveilleux de couleur. Il l'a chanté à la manière de Joseph de Pesquidoux dans ses contes du Pays d'Armagnac et de Pierre Deslandes dans ses *Lettres du Milieu du Monde*. Son style, d'une sobriété remarquable, est vigoureux comme les paysans de cette vieille terre du Limousin et clair comme les sources qui jaillissent de partout dans ce pays.

En nous invitant à entreprendre le « Voyage rustique », l'auteur ne nous condamne à aucune fatigue. Il nous promène dans le vieux bourg « niché en plein vent, au sommet d'une colline verte », puis dans quelques villages, si pareils à nos villages vaudois.

Dans cette pittoresque contrée, où les superstitions rustiques n'ont pas totalement disparu, il y a encore, pour tromper la longueur des nuits d'hiver, des « veillées » au cours desquelles on raconte de savoureuses histoires en croquant des châtaignes. Quand on parcourt ces pages pleines de saveur, il semble qu'on assiste à l'une quelconque de nos « cassées de noix » ou à un « repas de boucherie », quelque part dans le Gros-de-Vaud ou au Pied du Jura. *J. des S.*

. . . . . .

Nous sommes à la veillée, chez Jeannette et Léonard. On a apporté le cidre et versé les châtaignes dans le panier. Alors Jeanton, qui a réputation d'avale-royaume, mais que l'on sait riche en bons contes, commence en faisant claquer sa langue :

« Ils étaient trois garçons qui ne voulaient point travailler. Ils s'en allaient chercher nourriture chez le voisin, sans permission. Ce soir-là, ils se donnèrent rendez-vous, pour un brave repas, près du mur du cimetière. Ils ne seraient pas dérangés dans cet endroit peu plaisant. Le premier qui arriva, ayant volé un demi-sac de noix, se mit à les casser. Il faisait une nuit noire comme le dessous de la poêle. Pas besoin de chandelles; la faim les éclairait assez, m'est avis. Le sacristain vint à passer; il entendit ce bruit de noix que l'on casse, et ces craquements. Il court chez le curé, qui avait la goutte :

— Ah ! monsieur, c'est le diable qui mange les morts. Faudrait venir le chasser... Ah ! si vous entendiez ça !... Il croque les os comme du sucre.

— Je veux bien te suivre, mon ami, mais il faut que tu me portes; j'ai les pieds tout enflés; je peux pas m'appuyer dessus.

Le sacristain charge le curé sur ses épaules. Il pesait bon poids. Il arrive comme ça, dans la nuit bourrue, devant le mur du cimetière. Le voleur cessa tout d'un coup de casser les noix ; il pensa que son compère apportait un gros mouton noir. Il rêvait de gigot. Il ne put se tenir de demander :

— Est-il gras ou maigre ?

Le sacristain, les cheveux tout droits et croyant ouïr le diable croqueur d'os, s'écria en se déchargeant de son fardeau :

— Ah ! gras ou maigre, le voilà !

Et je vous jure que le curé, qui avait la goutte, fut plus vite au presbytère que le sacristain. »

Pénau de la Riponne.

AH ! CES FEMMES...

CE soir-là, Pénau sentit qu'il y avait de l'orage dans l'air. Dès qu'il eut refermé la porte, la façon dont sa femme l'accueillit l'engagea à être prudent. Il fut un instant avant d'oser entrer dans la cuisine, écoutant la mère Pénau qui tapait ses casseroles sur le fourneau et qui ronchonnait toute seule.

Il connaissait sa femme — main leste et langue bien pendue — et savait qu'en ces moments-là, le mieux était d'être circonspect. Et d'attendre...

Donc, il attendit.

* * *

Pas longtemps ; car la mère Pénau, qu'agitait une secrète rage, le bouscula soudain.

— Ah ! te voilà toi ! C'est le moment d'arriver. Naturellement, Monsieur se promène pendant qu'on insulte sa femme ! Et il faut que ce soit moi, malade comme je suis, qui me défende. C'est à se demander à quoi les hommes servent.

In petto, Pénau se dit qu'il n'y avait pas d'inquiétude à se faire sur la façon dont sa femme se défendait. Mais il se garda bien de dire tout haut ce qu'il pensait tout bas.

Les bras au ciel, elle reprit.

— « Celle du dessous » m'a traitée pire que tout. Je veux que tu ailles la trouver, tu m'entends. Et que tu lui dise « quelque chose ».

Péau comprit que « celle du dessous » désignait la voisine du palier inférieur. Quant au motif de la querelle, c'était un mystère que seules, sans doute, les deux commères auraient pu expliquer... mais qu'il eût été bien imprudent de leur demander.

Comme il restait là, les mains dans les poches, la femme eut un sursaut de colère :

— Eh bien ! vas-tu y aller, « feignant », lui dire ce qu'elle mérite, à cette « traînée ».

— J'y vais, dit-il, d'une voix molle.

* * *

...Ce fut le mari de la voisine qui vint répondre à son coup de sonnette. L'homme était arrangeant. Il vint au secours de Pénau qui cherchait une phrase à la fois digne et polie qui défendît l'honneur de sa femme sans trop froisser le voisin :

— Dites donc, M'sieur Péneveyre, c'est pas une raison parceque nos «bourgeoises» se sont attrapées, pour qu'on se fasse la tête. On les connaît, hein ? Elles sont assez grandes pour s'arranger entre elles.

— Bien dit ! appuya Pénau, soulagé.

— Alors, écoutez-voir ! Puisque ma femme n'est pas là, on va boire un verre. Et puis, ni vu, ni connu, hein ?

...Ils en burent plusieurs.

Quand Pénau remonta chez lui, il avait l'œil brillant :

— Qu'est-ce que je lui ai raconté à « celle du dessous », dit-il en bombant le torse.

Sa femme le considéra :

— Viens souper, dit-elle simplement.

F. G.

A la troisième. — Mme G. venait de sonner sa bonne pour la troisième fois. Elle arrive enfin tout essoufflée.

— Pourquoi ne venez-vous pas plus tôt ?

— Pardon, madame; les deux premières fois que vous avez sonné, je n'ai rien entendu; la troisième fois, je me suis empressée de venir.

L'EMPLATRE

(Histoire vraie).

MME Desnouv prend le thé chez Mme Dupo; tout en savourant de nombreuses tasses de cette boisson parfumée et en grignotant une douzaine de « petites pièces », les deux amies causent. Tout y passe : les mariages projetés ou accomplis, les fiançailles depuis longtemps prévues, la situation financière de tel ou tel, etc. ; bien des couvercles de marmites se soulèvent et ces dames y plongent leurs yeux pétillants de curiosité. « Chacun sait ce qui cuit dans sa marmite », dit un proverbe, mais les deux amies connaissent le contenu d'une innombrable quantité de ces ustensiles. Le sujet s'épuise enfin, voici la seconde partie du programme: les maladies, ou simplement les malaises de ces dames.

— Eh ! oui, ma chère, j'ai toujours cet affreux point dans le dos, c'est intenable.

— Comment ! encore ; le mien est disparu grâce à l'emplâtre poreux Crack et Cook; j'en suis radicalement débarrassée; essayez donc, vous ne le regretterez pas.

Mme Dupo, ravie d'entendre parler d'un nouveau remède, s'empresse de l'acheter chez le pharmacien voisin.

Retour à la maison, Madame raconte à monsieur les propriétés extraordinaires de l'emplâtre Crack et Cook. Monsieur rit dans sa barbe et ne dit mot; il connaît sa femme et ses manies; il sait le nombre incalculable de drogues, de tisanes, de sirops, de pilules qu'elle a expérimentés pour les maladies imaginaires. Cette fois, il feint de croire à la vertu du nouveau venu et promet de l'appliquer lui-même sur la partie malade.

L'emplâtre est soigneusement enveloppé d'un papier brun, rugueux, que monsieur dépose sur la table de nuit pendant que madame, qui s'est préparée, attend, le dos tourné, que son mari applique sur son épaule ce qui doit sûrement la guérir.

— C'est fait, ma chérie ; étends-toi et reste bien tranquille.

Madame ne fait plus un mouvement et s'endort, secrètement ravie de l'amabilité inaccoutumée de son époux.

* * *

Le lendemain matin, Madame constate avec joie qu'elle ne souffre plus et elle chante les louanges du merveilleux remède et celles de Mme Desnouv, sa bien chère amie. M. Dupo, la conscience légèrement troublée, s'esquive le plus vite possible, pendant que sa femme, pour achever sa guérison, fait la grasse matinée, heureuse de sentir encore la présence du bienheureux papier.

Elle se lève enfin ; mais, stupéfaction profonde... sur la table de nuit, que voit-elle ?... l'emplâtre Crack et Cook lui-même, intact... mais alors que signifie... ?

Furieuse, elle arrache le papier guérisseur qui tient encore à son épaule et reconnaît... quoi ? l'enveloppe même de l'emplâtre qui l'avait si bien guérie !

* * *

Mme Dupot pardonne difficilement à son mari l'innocente substitution qui ne l'a malheureusement pas encore débarrassée de ses maladies imaginaires.

Mentor.